

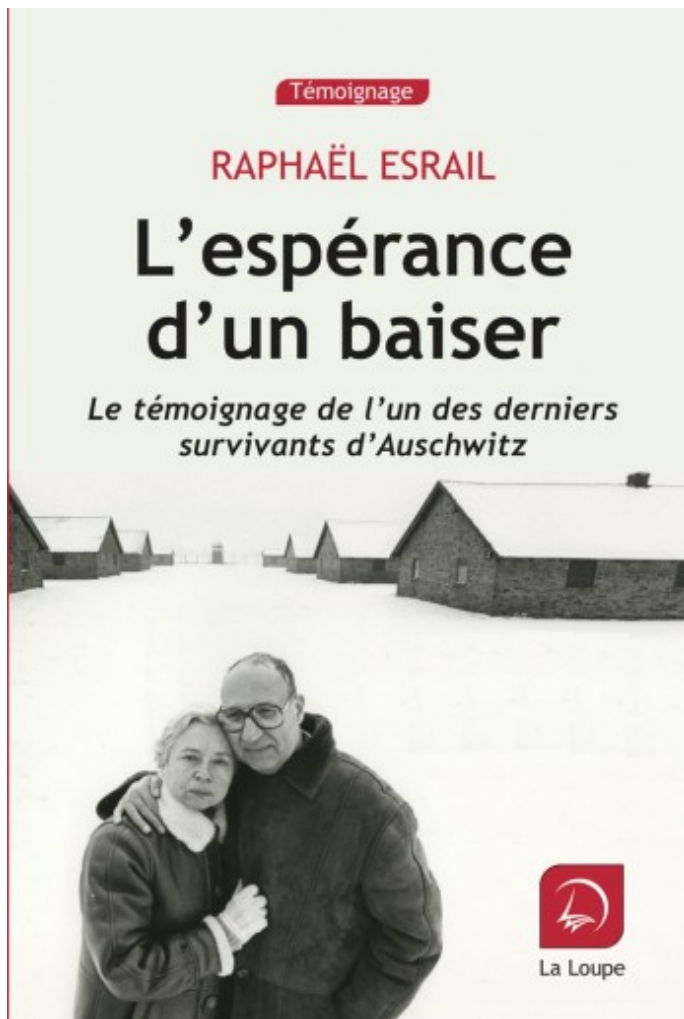
HISTOIRE
—
FRANÇAIS

MÉMOIRES D'ESTUAIRE

Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ?

Comment puis-je être un passeur de mémoires ?

Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?



Informations sur l'auteur :

Né en 1925, Raphaël Esrail, résistant au sein du réseau des Éclaireurs Israélites de France, est arrêté à Lyon par la Gestapo en janvier 1944. Il est déporté à Auschwitz au début février de la même année.

Extrait des châtements de Victor Hugo, livre V, « L'autorité est sacrée »

L'expiation

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre :
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sous le ciel noir.
La solitude vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul.
Et chacun se sentant mourir, on était seul.
- Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
Ô chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte, assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.

HISTOIRE – FRANÇAIS	MÉMOIRES D'ESTUAIRE <i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ? Comment puis-je être un passeur de mémoires ? Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i>
SÉANCE 1	LA DÉPORTATION DE RAPHAËL <i>Comment, Raphaël Esrail, raconte-il sa déportation ?</i>

Texte 1: Trois jours dans un convoi de déportation (p. 70/71)

Comment adoucir l'angoisse de temps de personne, si dissemblables, réunies, là, dans une situation impossible ? Les impératifs du corps prennent le dessus. Les voilà, nos pauvres corps, privés de toute intimité, obligés de s'afficher. Les femmes sont les plus malheureuses. Un paravent est improvisé à l'aide d'une couverture qui doit être tenue à la main.

5 Malgré le discours du départ qui se voulait très dissuasif, je pense toujours à m'évader. Je gratte le sol et je cherche une latte disjointe, plus faible, qui pourrait être travaillée et soulevée. Très vite, des hommes et des femmes comprennent mes intentions. " *Tu as entendu ce qu'à dit l'officier.* » « *Nous t'en empêcherons s'il le faut.* " De toute façon, seul et sans le moindre outils, mes chances sont insignifiantes.

10 Je me réfugie dans la pensée de Liliane. Je me place volontairement dans un état de "non-présence". Allongé, comme je le peux, le long de la paroi du wagon, je veux rêver. Je songe aux suppliciés du Moyen Âge brûlés vifs pour avoir refusé d'abjurer leur foi. Si je dois mourir maintenant, ce sera en pensant à Lilliane. Durant ces trois jours, mon esprit reste tourné vers mon amour.

15 Deux jours après le départ au matin, le train s'arrête en rase campagne. De l'extérieur, on déverrouille la porte du wagon avec vigueur. Un soldat apparaît, il semble ivre. Il demande – il se fait comprendre – qu'on lui donne des cigarettes et nos montres en or. Il affirme que cela nous évitera des ennuis et que, de toute façon, on nous les prendra à l'arrivée.

20 Un peu de lumière aide à reprendre nos esprits. Sans doute persuadée d'atténuer les misères du groupe, une personne âgée lui tend sa très belle montre de gousset en or avec sa chaîne ; une deuxième en fait autant. La razzia de cigarettes est importante. Pendant l'arrêt, la tinette est vidée. Le train repart. L'air qui s'est engouffré a un peu dissipé les mauvaises odeurs. Le déversement d'urine et d'excrément recommencera bientôt.

25 À moitié endormi, dans ma bulle, de nouveau, je perçois un bruit de loquet ; la porte s'ouvre avec un grincement aigu. Des cris. Au fond de moi, je suis habité d'un pressentiment de mort. Mes représentations vont à présent être confrontées à la réalité.

« L'espérance d'un baiser », Raphaël Esrail, 2017

Texte 2 : La descente de train (p. 73/74)

Sur le quai de débarquement, le jour se lève. Il fait très froid. Je cherche Liliane et mes amis. La foule affolée, dense, rend les déplacements impossibles. Les chiens, des bergers allemands, font partie du dispositif. On sent qu'ils peuvent impunément mordre. Dans ce capharnaüm en voie d'organisation, les « rayés », discrètement, s'adressent à quelque-uns
5 d'entre nous : « *Si on te demande ton activité, dis que tu as un travail manuel : tailleur, peintre, plombier, ouvrier...* » ; et à quelques autres, à l'apparence juvénile : « *Dis que tu as 17 ans, même si tu ne les as pas encore.* »

La masse que nous formons, vaste troupeau d'humains, est contenue et très vite rabattue en deux colonnes selon le sexe et l'âge : les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de
10 l'autre. Par ligne de cinq personnes, nous devons commencer à avancer. Sur le côté, la présence de camions de la Croix-Rouge rassure un peu. « *Les personnes fatiguées ou malades peuvent monter dans le camion* », entend-on dire en français.

À l'extrémité de chaque colonne, des officiers SS, impeccablement vêtus, passent en revue les rangées qui arrivent vers eux. Une seconde et l'on est orienté. Un signe de la badine indique
15 la direction. Il leur arrive effectivement de poser une question sur l'âge et la profession et ils semblent prêter attention à la condition physique. En ce qui me concerne, je suis placé d'emblée dans un groupe d'hommes qui me paraissent plutôt jeunes et de bonne constitution. Dans ce chaos organisé, je recherche encore des yeux Liliane et ses frères. Je ne les vois toujours pas.

Dans mon groupe constitué de quelque dizaines de personnes, aucun visage ne m'est
20 familier. Un « rayé » nous désigne, moi et un autre, pour porter des tinettes pleines. Il s'agit d'un Kapo – terme que je ne connais pas encore, un prisonnier de fonction, un responsable, juif ou non. Pas le choix. Nous prenons en charge le fardeau puant, chacun par une anse. Je ne connais pas mon compagnon d'infortune. C'est très lourd. Le groupe se met en marche sous la direction du Kapo. Nous devons suivre la cadence de la colonne. Impossible de changer de côté, ce qui
25 me permettrait au moins de reposer une bras, une épaule. Je n'en vois pas la fin. Après un bon kilomètre, nous entrons dans une enceinte dont la porte est surmontée de mots allemand : ARBEIT MACHT FREI. On me traduit : « le travail rend libre ». Immédiatement dans la foulée, j'aperçois des femmes aux fenêtres du premier bâtiment, à gauche de l'entrée. Elles sont fardées et, d'après ce que je peux en deviner, d'allure plutôt décontractée.

Par la suite, je revois rarement ces femmes. J'apprendrai qu'il s'agit de prostituées ; un
30 « bordel » existe au camp. Ces pauvres femmes essentiellement allemandes, non juives, détenues de droit commun, étaient « destinées » aux « prisonniers de fonction » aryens. Il faut bien se dire que les Kapo juifs n'étaient pas concernées ; impossible d'imaginer qu'à Auschwitz les lois de Nuremberg aient pu ouvertement être violées. Peut-être des femmes juives ont-elles
35 été prostituées de force en ce lieu. Il a été dit qu'il y en eut quelques-unes.

Cette espèce de « slogan » qui surmonte le portail d'entrée et la présence de ces femmes sont deux éléments difficiles à relier. Mon esprit cherche des clés pour comprendre l'univers où nous venons d'entrer. Je remarque déjà des limites très concrètes, celles qui clôturent l'espace :
40 fils barbelés, organisés en double ceinture, électrifiée. Le nom de « Dachau » me vient en mémoire.

Enfin, mon acolyte et moi pouvons abandonner la tinette.

« L'espérance d'un baiser », Raphaël Esrail, 2017

HISTOIRE – FRANÇAIS	MÉMOIRES D'ESTUAIRE <i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ?</i> <i>Comment puis-je être un passeur de mémoires ?</i> <i>Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i>
SÉANCE 2	Quel regard porte Raphaël Esrail sur l'Humanité ?

Texte 1 : Boris (p. 104/105)

Boris a besoin d'aide. À l'usine, il est affecté à la production, sur une machine à bain d'huile. Elle effectue des filages par pression. C'est un travail difficile que je ne connais pas. Des projections d'huile reviennent sans cesse vers le corps. Il n'a – évidemment – aucune protection et ses vêtements ne suffisent pas. Le haut de son corps se couvre de boutons et de cloques qui menacent vite de s'infecter. Il ne peut se soigner. Une douche pourrait atténuer les effets de l'huile. Les douleurs et bientôt l'odeur ne désarment pas. Boris est en danger. Un de ses amis, Albert Spiler, tente d'intervenir en sa faveur.

Celui-ci est un vrai « spécialiste » : graveur de métier, il est installé dans la cage de verre de la machine à pointer. Il a un poste « en or ». il grave pour l'usine mais aussi de façon officieuse pour des Allemands – les rares civiles et quelques SS – qui peuvent à l'occasion lui demander de « petits travaux » pour eux, et notamment des bijoux.

À Auschwitz et Birkenau, les bijoux ne manquent pas. Volés dans les valises des déportés, ils alimentent un fort trafic, surtout parmi les SS. Albert le graveur est très sollicité : il connaît le prénom des petites amies de nos seigneurs, les dates de mariage, de naissance... il est en situation de pouvoir « négocier » quelque chose. Évidemment pas avec un SS. La négociation passe par un *Master* (contremaître civil) allemand.

Albert fait remarquer au *Master* que Boris est fort mal utilisé car son métier est celui d'outilleur. Le jeu est risqué. Boris a fait des études à l'école rabbinique et il a juste bricolé dans l'usine de miroiterie de son frère, sans plus. Il ne connaît quasiment rien aux outils. En définitive, le stratagème fonctionne et Boris est affecté à l'outillage. Nous sommes dès lors très proche l'un de l'autre. Le *Master* le met sur un étau-limeur et lui confie un travail pour la journée. Boris n'a jamais vu un étau-limeur : il ne sait ni régler sa machine ni affûter ses outils. En quelques minutes, je lui explique le système et lui enseigne l'affûtage des outils et les angles de coupe.

Tout cela est possible à l'outillage parce que cet espace, réservé aux « professionnels », est séparé de la production. Chacun y affûte personnellement ses outils. Une personne peut attendre son tour devant une meule. Ce petit temps est utilisé pour instruire Boris qui comprend très rapidement et apprend promptement à régler seul sa machine. Je le surveille quelques jours. Les pièces commandées par le *Master* sont terminées. Boris est sorti d'affaire.

Texte 2 : la mort de la femme du rabbin (p.110/111)

Le dimanche suivant – un des rares dimanches de repos – , le rabbin Hirschler m’annonce que sa femme a été prise dans la « sélection » qui s’est déroulée au sein d’un *Revier*¹, trois jours auparavant. Elle doit être envoyée à la chambre à gaz, si elle n’est pas déjà morte, assassinée. « je viens de recevoir un message écrit », me dit-il. Depuis Birkenau vers Auschwitz, l’acheminement de cette missive de quelques lignes est un fait exceptionnel qui avait requis une véritable organisation, la complicité de personnes de *l’Union* assurément.

Nous nous asseyons sur le bord de notre châlit. Plusieurs français apprennent le drame. Ils se réunissent autour de lui. Dignement, simplement, il nous lit l’admirable message de sa femme ; il ne comporte aucune animosité. Elle espère que lui pourra revenir un jour auprès de leurs enfants, qu’ils ont réussi à mettre à l’abri avant leur arrestation. Hirschler m’avait expliqué comment, lors d’une entrevue avec les plus hauts dignitaires de l’Église, ceux-ci s’étaient engagés à les prendre en charge et les emmener en Suisse². Dans nos rangs un silence s’installe, qui traduit une forte émotion. Devant nos yeux, une mère, une innocente, la tragédie de la victoire de la folie et de la haine, d’une humanité qui n’est plus. Nous partageons avec lui l’intimité de sa douleur.

¹ baraquement destiné aux prisonniers malades des camps.

² les enfants ont bien été sauvés mais ils ont été cachés en France.

Texte 3 : le transfert de Liliane (p114/115)

J’ai réussi à faire venir Liliane à l’usine ! Comment un *Stück* peut-il « réussir » une telle chose ? Dans l’univers que nous subissons, c’est proprement incroyable. On le doit à Jacques, à son humanité et à sa grande intelligence qui font de lui un personnages incontournable dans cette usine allemande de *l’Union Werke*.



Liliane est là et j’espère de tout cœur la voir, ou au moins l’apercevoir. Son image ne me quitte pas et me réjouit.

Texte 4 : Fanny et « radio chiottes » (p119/120)

La fatigue du travail de nuit se ressent vers 2 heures du matin, le sommeil nous grignote. Sans doute en est-il de même pour les SS et les Kapos. c’est le moment d’aller à « Radio Chiottes » pour tenter de rencontrer une prisonnière susceptible de faire passer un message à Fanny. Une rencontre furtive me permet de fixer un rendez-vous aléatoire pour le lendemain à 2 heures.



La nuit suivante, ô merveille, je croise Fanny à l’heure convenue. À tout hasard, j’ai griffonné quelques mots sur un papier grasseyé. Pas facile de trouver un tel support d’écriture ou un morceau de crayon à Auschwitz ! Après un parcours du combattant et une demi-ration de pain – cédée à un déporté non juif autorisé à écrire à sa famille tous les mois – , je trouve enfin un bout de crayon de deux centimètres. Ici tout se paie. Peu m’importe, si je peux créer un lien avec Liliane.

Je remets à Fanny le petit papier destiné à Liliane. Elle n'hésite pas un instant. C'est un acte très courageux : se faire prendre pourrait lui coûter très cher, ce rôle de facteur pouvant être considéré comme un acte de résistance codé. Sur le moment, nous n'y pensons pas vraiment, ni l'un ni l'autre.

Quelque jours plus tard, je reçois la réponse de Liliane par le même canal. Elle me dit aller mieux ; elle travaille assise à une chaîne de montage. Cette nouvelle me réjouit profondément.

Durant des mois, Fanny continue inlassablement son office de facteur, portant nos messages... espacés de quelques semaines. Comment remercier Fanny du réconfort qu'elle contribue à nous apporter ? Milou, le débrouillard, me dit : « Raphaël, on va lui fabriquer un petit fer à cheval porte-bonheur. » Dans l'usine, on récupère un fil en chrome-nickel de bonne épaisseur et nous confectionnons un tout petit fer de 15 millimètres. Fanny l'a placé contre son cœur. Elle a pu le conserver malgré les fouilles, les marches de la mort et les autres camps par lesquels elle est passée. C'était son porte-bonheur.

Texte 5 : Ma blessure à l'œil (p124/126)

Le mois d'août 1944 s'étire dans une chaleur étouffante ? Nous sommes aux environs du 10 août – mon bain me sert de repère. À l'usine, le travail est intensif. Comme les autres camarades, je travaille sans vêtement particulier, ni lunettes de protection. Et l'accident arrive : un copeau de fer rougi par la chaleur du tour se projette et brûle mon œil droit. La douleur est atroce.



Je suis conduit à la minuscule infirmerie de l'usine où le médecin français m'examine sans aucun instrument, il n'a même pas une loupe. « Je pense que tu as une brûlure de la cornée, me dit-il. Je ne peux rien pour toi sinon mettre un peu de pommade, c'est tout. ». Ma douleur est si forte que je ne vois plus rien de l'œil droit et à peine de l'œil gauche. Très consciemment, je sais qu'un malvoyant ou semi-aveugle n'a plus aucune place dans l'univers d'Auschwitz. Il met impossible de marcher seul pour revenir au camp. Marcel d'un côté et Milou de l'autre me soutiennent et me guident. Je dois malheureusement aller chercher une solution du côté du *Revier* situé au Block 28.

[...] Nous passons nu devant un médecin SS, ce qui n'est pas de très bonne augure. La crainte d'une « sélection » me saisit immédiatement. [...] Quand vient mon tour devant l'oracle, je précise « brûlure à l'œil ». Sans même m'examiner, il préconise un cachet d'aspirine et m'accorde un jour au *Blockchono*, un jour sans travail.

[...] Rester au Block est terriblement angoissant. Un Kapo ou un chef de Block peut, à tout moment, débarquer et m'obliger à telle ou telle tâche. Je pense surtout aux « sélections sauvages » qui peuvent arriver à tout moment. [...]

Je me résigne à aller à l'usine tout en sachant que je ne pourrai pas assumer mon travail. Milou négocie avec le magasinier à ferraille qui accepte de me cacher quelques heures par nuit sous de grandes barres de fer disposées verticalement.

Dans cet espace très réduit, je m'allonge un peu. Durant trois nuits, Marcel et Milou font le travail qui m'est imparti. Je suis confiant en mes deux amis, en leur aide, en Ernest qui, en tant que contremaître, doit répondre du travail livré. Progressivement, ma douleur s'atténue et ma vue

s'améliore. Je peux reprendre ma place. Personne n'a remarqué mon absence à l'atelier, le travail étant remis dans les temps.

HISTOIRE – FRANÇAIS	MÉMOIRES D'ESTUAIRE <i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ?</i> <i>Comment puis-je être un passeur de mémoires ?</i> <i>Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i>
SÉANCE 3	Quel a été le parcours de Raphaël et Liliane dans le camp d'Auschwitz-Birkenau ?

CONSIGNES :

- 1) Utilisez DEUX COULEURS pour distinguer le parcours de Raphaël de celui de Liliane.
- 2) Numérotez leurs déplacements et donnez les raisons de ces déplacements dans le camp

I – Parcours de Raphaël

Extrait 1 : La descente du train et l'arrivée au camp d'Auschwitz-Birkenau (p. 73)

Sur le quai de débarquement, le jour se lève. Il fait très froid. Je cherche Liliane et mes amis. La foule affolée, dense, rend les déplacements impossibles. Les chiens, des berges allemands, font partie du dispositif. [...]

Après un bon kilomètre, nous entrons dans une enceinte dont la porte est surmontée de mots allemand : ARBEIT MACHT FREI. On me traduit : « le travail rend libre ». Immédiatement dans la foulée, j'aperçois des femmes aux fenêtres du premier bâtiment, à gauche de l'entrée. Elles sont fardées et, d'après ce que je peux en deviner, d'allure plutôt décontractée.

Extrait 2 : La géographie du camp vu par Raphaël (p ; 82/83)

On appréhende rapidement l'espace du camp, du moins dans sa globalité: trois rangées de bâtiments de briques rouges qui semblent identiques les uns aux autres. J'en compte environ une trentaine. Notre bâtiment jouxte une cour de forme rectangulaire qui peut être fermée par une grille. Les fenêtres du bâtiment d'en face sont totalement obturées par des panneaux en bois. À ce moment, je ne sais pas que dans ce Block 10, des dizaines de femmes sont enfermées et subissent les pseudo-expériences, douloureuses, invalidantes, mortifères, orchestrées par des médecins SS. Au fond de la cour, le mur d'enceinte, très haut, est aménagé bizarrement. Nous comprenons rapidement que cette cour n'est pas seulement un terrain de dressage physique. Lorsque nous sommes à l'intérieur du bâtiment, nous entendons des bruits sourds. Nous ne pouvons voir, mais nous entendons. Lors d'une sortie, près du mur du fond, nous apercevons du sable humide teinté d'une couleur lie-de-vin, du sang. Il s'agit d'un lieu de fusillade. Nous apprenons qu'il ne concerne que les Polonais non juif, les Juifs étant, eux, gazés. [...]

Après quatre ou cinq jours passer au Block 11, une partie de notre groupe est envoyé au Block 4a. Nous restons ensemble, avec Roger et Boris. La rumeur circule que nous serons affectés à une usine de mécanique. Cela me rassure. [...]

Extrait 3 : La Société d'Auschwitz (p. 127/128)

Être néant mais *être* néanmoins ; encore un peu. Dans la « société mortuaire » d'Auschwitz, nous sommes des condamnés, des êtres-à-tuer, des non-êtres. Cette espèce d'existence désespérante, sans avenir, dont la seule perspective est la mort, ouvre sur l'idée du suicide. Pourtant ils sont rares. Durant
5 onze mois dans ce camp, j'en entends parler trois ou quatre fois « seulement ». Il s'agit d'électrocutions sur les barbelés, un des seuls moyens.



L'espoir demeure donc, fortement appuyée sur la raison. Les pensées tournent en boucle et s'échangent : ces hommes sont des monstres, pas des dieux ; ils sont faillibles ; des forces de liberté doivent en triompher, et sont même en train d'en triompher. Nous venions du monde
10 « normal » et là-bas, nous savions les difficultés qu'ils rencontraient déjà sur différents fronts. La plupart de celles et ceux entrées au camp sont jeunes. Lorsque l'on se croise sur la route de l'usine entre *Kommandos*, on se fait un geste du bras, caractéristique, d'encouragement, on se dit « Azoi », « Tiens le coup ! » ;

La société d'Auschwitz est très organisée, rigide, pyramidale. Elle repose sur la terreur, la
15 menace permanente de la mise à mort. Les SS dominant, ils ont tout pouvoir sur nous, jusqu'à celui de donner la mort. Je ne l'ai pas vu ; mais cela était courant dans les premiers temps en 1942. Les anciens, qui avaient réussi à survivre depuis, nous le disaient. Aucun compte ne leur est sans doute demandé étant donné l'activité principale du lieu qui est de tuer des Juifs, tous les
20 Juifs qui arrivent là. Ce sont aussi les SS qui font les « sélections » et supervisent les gazages. La déshumanisation structure leur pensée et leurs actes. Leur vocabulaire en témoigne : un camarade me traduit la question adressée par un SS à un Kapo après un appel : « Combien de pièce ? » Nous sommes des « pièces », des *Stücke*. Leur langue dit et, en même temps, elle fait.

« L'espérance d'un baiser », Raphaël Esrail, 2017

Extrait 4 ; L'usine *Union Werke* (p.96/97 – p.116)

L'*Union Werke* est une usine d'armement de la firme Krupp. Installée initialement sur le territoire soviétique, en arrière des lignes de la Wehrmacht, elle a été démontée pour échapper à la contre-offensive soviétique et implantée plus à l'ouest à l'automne 1943, dans la « zone de responsabilité » du camp d'Auschwitz.

Elle utilise le « réservoir de main-d'œuvre » qui arrive sans cesse au camp, dont une partie et hautement qualifiée. [...]

Je retourne à l'usine. À tout prix, je souhaite demeurer à l'outillage. Encore une fois, je reviens vers Jacques. « Tu devrais travailler de nuit, me dit-il, au moins tu sortiras définitivement du champ de ton SS fou. Il y a justement une place de tourneur. » Le lendemain, changeant de *Kommando*, je quitte le Block 4a pour le Block 5 - ou 6, je ne me souviens plus.

Je ne le sais pas encore, mais ce transfert transforme totalement mes conditions d'existence à Auschwitz. Travailler à l'*Union* et à l'outillage, c'était déjà un privilège dans cet univers de mort; y travailler de nuit améliore encore ma situation. J'en prends rapidement conscience. Nous sommes au total une cinquantaine qui, considérés comme « spécialistes rares », sont hors des circuits habituels. Mais dès lors le rêve de croiser Liliane devient chimérique.

Extrait 5: la piscine d'Auschwitz (p122/124)

Au début du mois de juillet 1944, je vois des camarades, pelles et pioches en mains, creuser une immense fosse en bordure de l'allée qui passe derrière notre Block. Renseignement pris, il paraît qu'il s'agit d'une piscine ! J'en reste incrédule. Nous ne sommes tout de même pas dans un camp de vacances ! Où alors est-elle destinée au plaisir des SS ? Ce que j'imagine aussi très mal. Cette construction n'a pas de relation logique avec la réalité du camp.

Néanmoins, il s'agit bien d'une piscine. Un bruit circule : ce serait pour montrer la qualité de vie concentrationnaire à une délégation de la Croix-Rouge internationale qui doit venir effectuer une visite. Là, encore totale incrédulité : passerons-ils aussi en revue les chambres à gaz ? Des civils extérieurs au camp et au nazisme verront-ils la vraie nature de ce camp ?

Un après midi, entre la fin de l'appel et notre départ pour l'usine, je ne résiste pas et m'approche du chantier. Arrivée à proximité, un SS surgit de je ne sais où m'intime l'ordre de me joindre à ceux qui creusent la piscine.... Dans mon misérable allemand, j'essaie de lui faire comprendre que je travaille de nuit à l'*Union*, je dois partir. Il ne veut rien entendre. Pour me punir de m'être aventuré hors de mon périmètre autorisé, il m'ordonne de faire de la gym. Un plaisir SS qui peut tuer.... Il me fait prendre deux énormes pierres et me contraint, en position verticale, à d'amples genuflexions de plus en plus rapides. Très rapidement, je n'en peux plus. Lors d'une flexion, il me balance un coup de pied, je bascule et tombe à terre. Je crois que s'en est fini, qu'il va me laisser. Pas du tout. Maintenant, il exige des « pompes » : le corps allongé face au sol, je dois fléchir les bras de plus en plus vite... je m'écroule. Je reçois un magnifique coup de pied qui me fait vaciller, que je traduis immédiatement comme une invitation à foutre rapidement le camp;



j'entends sans les comprendre des mots proférés en allemand alors que je cours rejoindre les rangs de mon *Kommandos* sur le point de partir à l'usine.

25 Malheureusement, je n'en ai pas encore fini avec cette piscine. Après quatre semaines environ, vers le début du mois d'août, elle est achevée. Nous pouvons l'apercevoir depuis les fenêtres de notre Block : en béton, dotée d'un plongeur et d'une échelle d'accès, une vraie piscine dont la dimension approximative est de 20 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur. Cette fois, ce n'est pas ma curiosité mais les SS qui font venir notre *Kommando*. Des cameramans SS sont en position de filmage et demandent à ceux qui savent nager de s'avancer.
30 Nous sommes une petite dizaine à plonger tout nus. Après quelques brasses, ma tête tourne, je me sens mal ; très vite j'éprouve le besoin de sortir de l'eau. Je n'ai plus de force. Les SS cameramans ne disent rien.

Comment interpréter cette événement ? Sur le moment, je songe à un film de propagande qui cherche à montrer, preuve à l'appui, l'humanité du camp à travers ses activités aquatiques...
35 le Comité international de la Croix-Rouge est venu sur le site. Il n'est pas certain qu'il soit passé par le camp d'Auschwitz. Quelqu'un leur a-t-il dit qu'ici on assassine des juifs ?

Par la suite, j'imagine que quelques *proeminents*, prisonniers de la haute hiérarchie, ont pu bénéficier de cette piscine. Construite comme instrument de propagande, elle a encore servi, après la guerre, d'argument aux négationnistes pour souligner la nature humaniste du
40 nazisme. Le film n'a toujours pas refait surface...

Extrait 6 : La marche de la mort

Nous ne savions pas alors, mais depuis les camps d'Auschwitz, de Birkenau et des différents sous-camps du complexe concentrationnaire, ce sont près de 60 000 prisonniers qui sont « évacués » en quelque heures. [...]



5 La route est étroite et gelée. La lune accentue une luminosité réfléchi par les champs alentours. Il fait horriblement froid, moins 20 degrés sans doute, peut-être plus. En marchant, je pense à Liliane. Aucune nouvelle n'a suivi le mot que j'ai remis à Fanny.

Nos ridicules habits de prisonniers sont inadaptés à ce froid qui mord mes oreilles et fait de mon corps un bloc de douleur qu'il faut mouvoir. AU fil des heures, la cadence de marche ne faiblit pas. Les camarades munis de chaussures à semelles de bois marchent péniblement et les empeignes
10 en toile qui forment se détachent des semelles. Ils vont bientôt se retrouver sans chaussures. Il faut continuer, continuer à marcher. Ceux qui le peuvent découpent des lanières dans leur couverture pour attacher les semelles de bois à leurs pieds ; d'autres enveloppent leur pieds nus.

Le gel et son alliée, la mort, ont donné rendez-vous à tant de malheureux dans cette foule d'automates souffrants, mus encore par un espoir de survie. La lucidité s'en va. La lutte entre la
15 volonté de vivre et la présence de la mort n'a toujours qu'une seule gagnante. Les camarades sont contraints d'aller pieds nus sur la glace qui attaque et s'empare des pieds, petit à petit les jambes se raidissent à leur tour, les genoux se plient, les corps basculent et tombent comme une prière. Personne ne peut rien pour ces malheureux, figés sur place. Les SS qui ferment les colonnes les abattent d'une balle dans la tête.

20 Les images hallucinantes de ces scènes réapparaissent, indélébiles : femmes et hommes momifiés par le gel, poussés sur le bord du chemin, tués là, cadavres abandonnés, mêlés à ceux

des chevaux, les jambes en l'air près de charrettes renversées. Le poème de Victor Hugo appris sur les bancs de l'école vient à ma mémoire.

25 Cette retraite forcée n'est pas la nôtre, nous la subissons dans la douleur ; l'espoir d'un future délivrance nous porte aussi. Sur la route, à un carrefour, une colonne de femmes doit céder le passage à notre colonne, s'arrêtant à la perpendiculaire de la nôtre : incroyable ! Au clair de lune, je vois le visage de Liliane, la tête entourée d'un tissu. Je l'appelle, je crie. En réponse, elle crie aussi mon prénom. Quelques gestes de nos bras dans les airs et c'est fini. Nous devons
30 poursuivre inexorablement. Voilà près d'un an que je ne l'ai vue ; en fait, depuis notre départ de Drancy. S'entrevoir là, dans ces conditions apocalyptiques, est un cadeau que je reçois comme une symbole d'espérance. Serait-ce tout ce que la vie nous offrirait ? Cette fugitive rencontre va être pour moi une source de courage et d'espoir dans les semaines suivantes, interprétée comme un signe de bonheur à venir.

35

**Bilan – Quel est l'endroit fréquenté par Rapahël que tu souhaites voir en particulier ?
Pourquoi ?**

HISTOIRE – FRANÇAIS	MÉMOIRES D'ESTUAIRE <i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ? Comment puis-je être un passeur de mémoires ? Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i>
	SÉANCE 3 Quel a été le parcours de Raphaël et Liliane dans le camp d'Auschwitz-Birkenau ?

II – Le parcours de Liliane

Extrait 1: L'arrivée à Auschwitz-Birkenau (p.87/88)

Lorsque le convoi s'arrête et que la porte du wagon est déverrouillée, nous sommes soulagés ; enfin, nous arrivons quelque part. [...] Descendre n'est pas facile car la plate-forme est haute et il n'y a pas de marche-pied. Nous nous aidons les uns les autres, surtout les personnes âgées et les enfants. [...] Tout cela se passe dans des hurlements en allemand. J'ai le temps de dire à Henri et à René:” restez bien ensemble tous les deux, ce soir nous nous retrouverons.” [...]



Dans mon groupe de femmes, la majorité est jeune ; quelques-unes semblent approcher la quarantaine. Encadrées par des SS armés, nous nous mettons en marche. Cela dure peu. Nous pénétrons dans un lieu qui me paraît immense; des barbelés coupent partout la perspective des yeux, ils semblent délimiter des secteurs. D'un côté je vois des bâtisses en briques comme des sortes de maisons, sans étage, avec des petites ouvertures, et de l'autre, il y a des dizaines de hangars en bois, sans fenêtres, derrière les barbelés. [...]

Avec mon groupe de femmes, nous sommes dirigées vers un bâtiment. Les hommes sont là, derrière des tables. Ils ont l'air de nous attendre. Ils nous questionnent et remplissent des fiches : nom, prénom, adresse, profession, famille...

Juste après, un ordre en allemand claque, répété plusieurs fois, relayé par des femmes prisonnières. On nous traduit: « déshabillez-vous! »... [...] Je ne suis pas trop pudique ; avec mauvaise grâce, je m'exécute. De toute façon, on ne peut rien faire d'autre.

Extrait 2 : La « quarantaine » (p.90/91/93)

Nous nous rapprochons de bâtiment en briques rouges et pénétrons dans une bâtisse, de plain-pied. L'intérieur est sombre. Je suis très surprise: je ne distingue que des espèces de cavités organisées verticalement en trois étages qui courent de chaque côté de deux couloirs, orientés dans le sens de la longueur du bâtiment. L'étage du bas est en ciment, les deux autres sont des planches de bois, rudimentaire.[...] Nous sommes paraît-il, « en quarantaine ». Immédiatement mise au travail : dehors, dans le froid, nous devons transporter des pierres d'un endroit à l'autre. Puis les reprendre pour les rapporter au premier endroit. Travail inutile et idiot. Des femmes nous crient dessus et frappent celles qui sont trop lentes.



Je comprends, mais sans toutefois saisir totalement la situation, qu'il s'agit d'une épreuve destinée à casser notre moral et l'esprit de résistance. La question de la limite apparaît: jusqu'où peuvent-ils aller ? Serait-ce jusqu'à la mort dont on parle tant ici ?

Notre « quarantaine » prend fin un matin. Nous sommes affectées à des groupes de travail. Nous ne savons pas du tout de quoi il s'agit. Au moment de la formation de l'un d'eux, Léa et sa sœur sont séparées. C'est le drame ! J'accepte alors de prendre la place de la sœur et lui laisse la mienne. Les deux sœurs restent ainsi ensemble.

Je m'aperçois immédiatement des conséquences : je dois quitter mon groupe de Françaises et aller dans un autre Block situé vers le fond du camp. Je n'y connais personne et tu dois travailler dans un *Aussenkommando*. Je dis le mot comme je l'entends. Nous travaillons dehors, dans un froid qui fait mal, à des tâches très physiques. Mon groupe de femmes doit effectuer du terrassement. Comme les hommes. On me dit que notre Block est à proximité d'une chambre à gaz.

Extrait 3 : Le *Revier* (p.102)

Sous mon bras droit, je sens une douleur grandir. J'y découvre un abcès. Jour après jour, il grossit et me fait souffrir. Que faire ? Je sais que le *Revier*, sorte d'infirmerie, est dangereux mais que l'on peut aussi être soigné. Je me décide à y aller. Je tombe sur une médecin tchèque. Elle

5 incise l'abcès, à vif, sans anesthésie locale ni désinfectant. C'est douloureux. Elle m'offre une cigarette pour avoir tenu le coup. Elle m'autorise à rester au *Revier* quelques jours pour me requinquer un peu.



Extrait 4 : Le *Kommando* de l'*Union Werke* (p.113)

Vers la fin du mois de mai, je suis appelée par la *Blockaltester*. Celle-ci me dit que je dois quitter ce Block pour un autre. Je change donc de *Kommando*. J'ai la surprise de retrouver Léa, sa sœur et Ida, ainsi que tout un groupe de Françaises ! Je suis intégrée au Block de l'usine *Union*. Je ne comprends pas pourquoi, mais après avoir échappé à la « sélection », je trouve que

5 la chance m'accompagne.

Extrait 5 : le transfert de camp (p.145/146)

Les informations de Liliane sur son transfert

Dans le courant du mois de septembre, avec les autres femmes du *Kommandos Union*, nous sommes transférées du camp de Birkenau au camp d'Auschwitz, tout en continuant à travailler à l'usine. Je me souviens de notre « découverte » du camp d'Auschwitz, très différent. Les bâtiments offrent d'autres conditions : ils sont en briques, qui ne laissent pas autant passer le froid; dans les chambrées, il y



a des châliis en bois de trois étages. Nous avons chacune un étage, ça change de nos *Koyas* ! Les toilettes restent collectives mais il ne s'agit plus de ces longs bancs de béton, percés, d'une saleté et d'une puanteur au-delà de toute imagination, mais de cuvettes individuelles.

Toutes les camarades qui comptent sont là. On peut dire qu'à cette époque, nous regagnons un peu de moral. Évidemment, la discipline semble extrêmement sévère et l'on voit beaucoup plus de SS. Je sais que Raphaël est dans ce camp. Fanny me rappelle la chance que j'ai d'avoir cet amoureux.



Les informations de Raphaël sur le transfert de Liliane

C'est aussi vers cette époque que l'on apprend un transfert de femmes au camp d'Auschwitz, parmi lesquels toutes celles de l'*Union Werke*. Elles occupent deux Blocks, les 22 et 23, qui ont été entourés d'une clôture barbelée. Liliane est donc toute proche de moi. J'espère pouvoir l'apercevoir, même si nos horaires sont décalés...

**Bilan – Quel est l'endroit fréquenté par Liliane que tu souhaites voir en particulier ?
Pourquoi ?**

FRANÇAIS	MÉMOIRES D'ESTUAIRE <i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ? Comment puis-je être un passeur de mémoires ? Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i>
SÉANCE 4	REPRENDRE SA VIE APRÈS LA DÉPORTATION <i>Comment se passe le retour à la « vie normale » pour Raphaël ?</i>

Texte 1 : d'Allemagne à Paris. (p.182 à 185)

La maison de la jeunesse hitlérienne que, le 10 mai 1945, je fais, virtuellement, mes 20 ans. Rien dans notre microcosme ne distingue ce jour des autres. Le vœu, tellement incertain, de les fêter en liberté se réalise.

5 Cette période de première liberté tant espérée et sans réelle relief. Comme un être drogué, je suis incapable de me situer. Toute la pression qui me maintenait comme un tuteur s'en est allée. Je vis ces instants extraordinaires en rêve éveillé dans un bonheur mitigé. Qui vais-je retrouver ? Vais-je pouvoir reprendre mes études ? Je suis conscient qu'il faut d'abord me reconstruire physiquement et psychologiquement. Passé les premiers jours, mes forces reviennent. Rapidement, je perds l'aspect moribond mais mes jambes restent enflées. L'empreinte marquée du pouce enfoncé dans la chair
10 témoigne d'un manque important de vitamines.

Ces 20 jours passés en Bavière n'effacent pas mon sentiment de solitude. Quelques camarades autour de moi vont et viennent. Malgré les recommandations de modération prodiguées par les Américains, il continue de ramener de la nourriture de manière obsessionnelle.

15 Je bouge peu. Mes côtes douloureuses, sans doute fêlées, limitent mes mouvements. Petit à petit, la douleur s'estompe ; c'est à ce moment que l'on apprend que les Français vont pouvoir rentrer en France. [...]

20 Arrivé à Paris, on nous emmène à l'hôtel Lutétia. La ville donne une image de paix. Dès le franchissement de la porte de l'hôtel, nous sommes entourés par les familles de déportés venues s'enquérir des leurs. Triste et émouvante rencontre . Comment dire l'assassinat de tous les enfants ? Comment dire Auschwitz ?

25 Nous sommes le 24 mai, des déportés sont toujours en Allemagne, alors, pour les familles, l'espoir ne peut être abandonné. Pour les " revenants " c'est de nouveau une visite médicale suivie du passage au crible par la sécurité militaire. Je passe là un fort désagréable et même épouvantable moment : un jeune homme né en Turquie, dont les parents sont de nationalité turque, raconte qu'il a été arrêté pour faits de résistance; Pour la sécurité militaire, ça ne colle pas. Elle écrit au crayon bleu en gros caractères et sur toute la diagonale de ma feuille de rapatrié: " résidence surveillée". Inutile de dire que j'enrage.

30

Texte 2 : De Paris à Lyon (p.187 à 193)

35 J'avais quitté Lyon, menottes aux mains, 16 mois auparavant. Mon immense joie est de serrer dans mes bras ma mère tant aimée. Dans ses yeux, des larmes ; mon père n'est ni démonstratif ni prolix. Il s'inquiète de ma santé et de la poursuite de mes études. Pour lui, tous mes problèmes se ramènent au futur, il délaisse ostensiblement tout questionnement sur la déportation. Sans doute souhait-il évoquer ultérieurement mon parcours de prisonnier et de déporté. Ce ne fut jamais le cas.

40 Maman, quant à elle, ne se lasse pas de m'interroger, mais surtout d'évoquer toutes ses prières, ses rencontres avec des diseuses de bonne aventure dans le marc de café ; la dernière affirmait que j'étais en vie, près d'un lac. Au moment de sa consultation, cela était parfaitement exact, puisque j'étais près du lac de Starnberg.... [...]

45 Très vite je ne tiens plus en place il me faut connaître le sort de mes amis de résistance, de l'équipe du clan scout des Tisons et de ceux de déportation. J'apprends rapidement que Milou et Boris sont rentrés. Mais mes camarades de la " Sixième " paient un lourd tribut.

50 Je décide de reprendre mes études. Après 18 mois d'absence, je retournerai à l'école à la prochaine rentrée d'octobre. D'ici là, quelques semaines s'offrent à moi pour me ressourcer et reprendre des forces physiques et morales. Un séjour à l'hôpital s'avère nécessaire pour soigner des carences, une maladie de peau ainsi que mes poumons. Après une dizaine de jours à l'hôpital de l'Antiquaille, ma santé s'améliore. Je supporte mal de demeurer enfermé et sollicite une sortie immédiate, ce que les médecins refusent au regard de ma faiblesse. Qu'à cela ne tienne! Je passe outre. Avec Pécarri, retrouvant nos racines scout, nous passons vite de l'idée au projets d'aller camper dans le Diois, le lieu de notre dernier camp scout avec les Éclaireurs de France en août 1939.

55 C'est un bonheur de passer quelques jours avec cet ami très cher, brillant, ouvert à de nombreux domaines, passionné par les travaux d'Einstein et se délectant de l'étude des calendriers antiques. Mais durant ces quelques jours ensemble, nos échanges portent peu sur la science. Nous évoquons nos expériences différentes de l'enfermement : lui, officier, prisonniers de guerre, identifié comme juif, et moi, résistant, déporté en tant que juif dans un camp de concentration-centre d'assassinat. Nous devisons sur nos visions de l'avenir.[...]

60 Par une nuit étoilée, dans cette nature pure, enveloppée de silence, le film de toute cette période se déroule. La guerre; la fuite vers la France de jeunes juifs venant de pays occupés par les nazis, la prise de conscience de la monstruosité du nazisme, la " drôle de guerre", la défaite de la France et son occupation, les libertés jugulées, les lois antijuives, mes études, la résistance, l'arrestation, ma déportation, et enfin, Liliane, dont je ne sais toujours pas si elle est revenue.

65

Tout cela se bouscule dans ma tête. J'apprécie ma chance d'être en ce lieu, propice à une forme de retraite. Pourquoi suis-je encore de ce monde alors que tout fut organisé pour me détruire ? Pourquoi suis-je là alors que tant de milliers d'êtres humains, Juifs et non-Juifs, ont succombé ?

70 Avec insistance et constance, me revient en mémoire la chance continue que j'ai eu au cours de ma déportation, alors que tout s'opposait à la survie. L'idée de Dieu rôde dans mes pensées sous la douce blancheur de la Voie Lactée ; pourtant, je sais que Dieu n'était pas à Auschwitz. Ce débat intérieur se poursuit, dans une atmosphère de quiétude absolue. Toute ma vie, je demeurai agnostique.

Texte 3 : La déportation, lui et les autres (p.191-192)

La déportation m'a profondément changé. J'en prends conscience en déroulant le film de mon récent passé. Ma sensibilité s'est évanouie. La compassion demeure intacte, en particulier pour ceux qui ont faim, froid, et sont dans le dénuement. Les conditions du camp, jour après jour, lamentent un être traité comme un objet ; l'antisémitisme des nazis et de quelques autres a fait des ravages. Comment ne pas vivre dans la crainte d'un gazage, de la mort possible à chaque instant, comment ne pas haïr pour suivre vivre ?

Je constate que je n'aime plus personne. Un combat intérieur entre cette réalité et la raison me perturbe. Je devrais être heureux et je ne le suis pas. J'ai retrouvé ma famille. Mon cœur est sec. La dureté des relations vécues à modifier ma personnalité. Je ne parviens pas à reprendre une " vie normale".

La nature et l'art me touchent ; je respecte les hommes, mais dans l'indifférence. La prison et les camps m'ont conduit à apprécier la dignité en soi, d'êtres humains capables de conserver courage et droiture morale dans l'adversité, le malheur et la faim. En ces lieux, l'être et le paraître se confondent dans une authenticité et une nudité ou bestiales, ou sublimes.

Cela durera plusieurs années : Je jugerai les hommes à l'aune des camps. Je ne peux m'en empêcher, c'est une unité de mesure naturelle à mon esprit... Assez peu encore dans mon quotidien d'étudiant ; mais déjà fortement dans les petits boulots que je suis contraint de mener en parallèle pour gagner ma vie, porteur et livreur de tapis de luxe, représentant de commerce... Je suis perturbé par des hommes jouissant d'une position sociale dit élevée, satisfaits d'eux-mêmes jusqu'à la prétention et se considérant comme supérieurs. Je m'interroge systématiquement : comment ces hommes se seraient-ils comportés au camp ? Qu'auraient-ils été dans cet univers où tu n'étais que mort, hiérarchie, force et écrasement ?

On le sait, les conditions extrêmes agissent comme un révélateur. Des êtres sans grand relief dans notre vie courante apparaissent lumineux de grandeur, de cœur et d'esprit lors de conditions exceptionnelles. En situation de survie, l'homme est vrai.

Texte 4 : la nourriture (218-219)

Parmi les fils qui rendent le passé présent, il y a évidemment la nourriture et, particulièrement le pain. Les images du " pain-survie" et du " pain-monnaie de toute chose" sont figées en moi, de manière indélébile. À la maison, aucun morceau de pain n'est jeté, un sac particulier les recueille. A une époque, je les donnais aux animaux à la campagne où je les plaçais en hiver dans les espaces boisés. Je souffre notamment de voir jeter des aliments à forte valeur nutritive. L'image de Jasek est là, mon Polonais, qui pouvait tartiner son pain de saindoux ou de margarine. A chaque fois, je me dis : " le petit morceau de gras que tu jettes aurait permis de vivre". Aujourd'hui, les misères du monde éclatent devant nos yeux. Je les appréhende à travers le filtre du camp. Je ne peux supporter la misère subie par autrui et encore moins l'idée que des personnes puissent avoir faim.

Dès le petit déjeuner, la mémoire du camp est là. Pain et miel constitue mon " ordinaire": je mesure chaque jour le bonheur d'avoir des aliments que j'aime. Au restaurant ou à la maison, j'ai mis des décennies à laisser de la nourriture dans mon assiette. Désormais, la diététique m'y contraint.

Texte 5: Retour au camp (p.219-220)

En un éclair de seconde, mille petites choses, un bruit, un cri, une image, nous ramènent au camp. C'était au petit matin, à Paris, en 1966. Je me rends à la boulangerie et marche en regardant par terre. Je lève la tête et vois devant moi le long manteau vert d'un SS ! Le cœur battant, je découvre une jeune femme, élancée et très à la mode...

5 Durant une trentaine d'années, avant de m'endormir, je réalise mon petit examen de conscience de la journée. Il est toujours associé aux images de notre retour quotidien au camp d'Auschwitz. Ce "bilan comptable" se déroule inmanquablement en lien avec le passage sous l'inscription qui surmonte le portail du camp : *ARBEIT MACHT FREI*. Lorsque les choses ont été difficiles, je mets en balance le présent et le camp : les contrariétés deviennent alors peccadilles. Comme en apesanteur. Et lorsque les choses se sont
10 bien passées, le camp est encore là : je trouve qu'il est formidable de vivre, que la vie est extraordinaire, qu'elle prend toujours le dessus de façon merveilleuse.

J'ai toujours relativisé mon propre mal-être au regard de la douleur de mes camarades, de celles et ceux dont les membres de la famille ont été assassinés. La vie commune avec Liliane rend évidemment sensible, dans notre quotidien, la dimension de l'anéantissement. Plus de 70 ans après, Liliane souffre encore de l'assassinat de ses frères et de l'idée qu'elle se fait de sa responsabilité dans leur déportation. Elle ne peut surmonter cette angoisse.

FRANÇAIS	MÉMOIRES D'ESTUAIRE <i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ? Comment puis-je être un passeur de mémoires ? Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i>
SÉANCE 5	LE SILENCE : de L'OUBLI à LA MÉMOIRE <i>Comment et pourquoi passer du silence à la parole ?</i>

Texte 1 : Vivre en "survivants" (p. 215 - 216)

Nous aurions voulu oublier. Les morts. Les frères de Liliane. Tous les camarades. Toutes celles et ceux que nous n'avions pas connus mais dont nous avons partagé l'histoire. Effacer ce que nous avons vu de l'homme.

Entre 1945 et aujourd'hui, notre mémoire des événements à évoluer. Avec Liliane, nous partageons une connaissance et une expérience commune de la déportation. Nous n'en parlons jamais. Elle dit : "Je sais ce que Raphaël a vécu, il sait ce que j'ai vécu." Présence oppressante du passé et volonté de distance entretiennent une tension permanente : à côté de la personne que nous avons été chemine une autre personnalité, traumatisée. Soudées l'une à l'autre, inséparables, en conflit. Une force morale nous porte et nous fait paraître intact aux yeux du monde. Il n'en n'est rien. Dans la vie quotidienne, la survie demeure à tout jamais. Des fils courent à travers le temps dont on essaie de se défaire mais qui jamais ne nous lâchent.

Texte 2: La Mémoire

La mémoire, il faut l'assumer. Ce lourd héritage, le supporter. La première pierre de la mémoire et le souvenir des êtres aimés et le sentiment d'un devoir envers eux. Cette notion de "devoir" nous est propre, à nous, survivants. Elle est comme en expansion : très rapidement, elle fait place à un devoir élargi aux frères humains, à l'humanité entière ; dire, prévenir, informer.. Depuis les premiers moments du retour, s'esquissent les contours d'une mission impérative.

Aujourd'hui, la mémoire du génocide des Juifs d'Europe, que l'on a nommé "Shoah", "Holocauste", si toutefois cette barbarie peut avoir un nom, relève de la mémoire collective, en Occident au moins - qu'elle soit partagée ou non. Elle a trouvé sa place dans le " grand récit historique" de notre Europe et de l'humanité.

Lorsque, juste après la fin de la guerre, je me démenais, fragile dans tous les domaines, que nous autres déportés, tentions de reprendre pied, nous étions bien loin de cette situation mémorielle. Lorsque mes camarades survivants n'avaient plus devant eux une image fragile des leurs, de ces êtres aimés, pris, violentés, humiliés, tués, elle était loin cette mémoire du génocide.

Son établissement et celui d'une connaissance générale des événements dans leurs profondeurs et leur complexité jouent bien évidemment dans l'apaisement ressenti par des survivants aujourd'hui nonagénaires.

Pour évoquer et représenter " ces événements", on parle plus facilement de " mémoire de la Shoah" que d' "histoire". La représentation par la mémoire est aujourd'hui prégnante ; à mes yeux, la mémoire, par sa force, a poussé ce sujet d'histoire sur la scène publique. Si les récits de la survivance s'organisent et se déploient selon une logique chronologique, il faut aussi " entendre" le cri qui les porte.

Texte 4 :Le tatouage (p.217-218)

Au cours de l'année 1953, nous décidons d'effacer le tatouage de notre matricule sur nos avant-bras qui, constamment, nous rappelle au camp. Il est aussi régulièrement l'objet de questions ou de regards gênés dès lors que nous relevons un peu nos manches. L'un de nos amis très proches, Le Docteur Lazare Gaillard, confie Liliane à une chirurgienne qui propose une greffe de la peau. Quant à moi, je suis traité par le Docteur Fischer, un ancien d'Auschwitz, qui brûle mon tatouage avec une pointe de feu. Depuis cette date, seule une très légère trace demeure. À l'époque, Liliane avait pris un cliché-relique de son tatouage ; je n'ai pas eu cette présence d'esprit. Depuis lors, nos matricules ne sont plus.

Pour la plupart, nos camarades ont conservé le leur. Il est une preuve, une identité, jusque dans la mort - lorsqu'un déporté disparaît, il est généralement cité par son matricule. Il est aussi, depuis quelques années, considéré comme la marque d'un certain héroïsme, celui des victimes qui ont survécu et relevé la tête, celui d'avoir connu ce camp si particulier, Auschwitz-Birkenau, l'incarnation du génocide. Avec Liliane, nous n'avons jamais regretté de nous en être débarrassés.

Texte 5: le Silence (p.220- 221)

Dans ma famille, tous demeurèrent totalement muets sur ma déportation. Il ne me posait aucune question. Le silence qui s'était installé, nous l'avions poursuivi, de manière presque naturelle, et particulièrement avec notre fille. Les enfants des survivants sont nés au sein de cellule familiale dont un parent ou les deux étaient des survivants. Comment ne pas ressentir le devoir de protéger son enfant de la barbarie du monde ? Comment ne pas vouloir lui épargner ce fardeau ? Au fil des ans, alors que les enfants devenus adolescents, puis jeunes adultes, le silence s'est cimenté. Pour retrouver la voie des mots, il était trop tard. Sans nous en rendre compte, notre fille a été imprégnée de nos histoires, à la fois pesantes et trop compliquées. Le parti du silence a été un échec et un halo négatif persiste entre nous.

J'ai constaté cet état d'esprit dans d'autres familles de déportés. Le dialogue devient peut-être plus aisé avec la génération des petits-enfants. Ceci ose questionner des grands-parents qui sont aussi plus libérés, plus ouverts. Ma petite fille, Aurélie, 33 ans, me demande depuis bien des années d'écrire mon témoignage ; son frère aîné, Damien, 36 ans, à visiter Auschwitz-Birkenau alors qu'il était en classe de troisième. Nous n'en parlons jamais.

Texte 6 : Carrière professionnelle (p.221- p.222)

Durant toute ma carrière au cœur de mon environnement professionnel, le silence prévaut. Au début, sans doute des personnes savaient-elles, mais nul ne me questionnait jamais. Puis le temps de la guerre s'est éloigné je n'en ai moi-même jamais parlé, même à mes collègues et amis.

C'est seulement depuis les années 1980 et la retraite qui m'est arrivé quelquefois d'aborder le sujet, notamment avec mon collègue et ami Henri Veisseire.

Si je n'en parle pas, mon parcours professionnel a néanmoins été très influencé par la déportation. Cela peut se voir dans la nature des postes occupés, mes centres d'intérêt et les relations humaines, le tout étant lié. [...]

Très tôt, à l'usine à gaz de Lyon, je me lie d'amitié avec Henri Veisseire, polytechnicien, et André Chomette, ingénieur des mines de Saint-Étienne. Nous formons un véritable trio. Peut-être ai-je alors inconsciemment retrouvé une petite unité humaine, comme à l'*Union Werke* ? J' ai

besoin d' amitié dans l'exercice professionnel et ces deux êtres m'offrent la leur.
Malheureusement, André disparaît précocement en 1966.

Texte 7 : La mémoire émergente sur la déportation: Après le silence

La déportation fracture la scène publique avec le documentaire d'Alain Resnais "Nuit et Brouillard". Une nouvelle génération découvre et prend conscience de ce que fut le monde concentrationnaire. En tant que survivants, on ne peut que se positionner par rapport à ce film qui évoque sans l'évoquer le génocide des Juifs. Ancien d'Auschwitz-Birkenau, nous entendons
5 parler du camp par des personnes qui ne l'ont pas subi. Leurs mots, les réalités décrites, les émotions contenues, la volonté de dire le drame : tout me semble juste et, en même temps, ne me convient pas. Nous sommes, en quelque sorte, dépossédés d'un espace et d'un temps qui était jusque-là enfermé dans nos silences.

Ces nouveaux éléments de discours révèlent une mémoire collective en cours de
10 constitution. Je pressens un défi poser aux survivants : il faut parler. Comment aller chercher les mots au sein d'événements traumatiques que l'on veut oublier, ou du moins taire ? Une histoire de la mémoire devrait peut-être aussi prendre en compte le temps d'une " évolution émotionnelle" des survivants. Ne pas pleurer, ne pas crier, ne pas sombrer dans l'émotion ? Quelques émissions télévisées sont alors organisées avec des survivants des camps. Je ne peux me fier à
15 eux, qui franchissent une frontière vers la sphère publique. À les entendre, je comprends qu'une distance entre nous et notre propre passé doit être ménagée ; qu'il faut accepter de ne pas prendre en compte que sa propre petite parcelle d'histoire, raconter uniquement ce qui nous est arrivé. Cela est frustrant. Pour l'heure, je ne suis pas un témoin.

Mais parallèlement, à réapparaissent les ombres fascistes et les attaques contre la réalité de l'assassinat des Juifs d'Europe. C'est d'abord un ancien déporté de Buchenwald, Paul Rassinier, militant de gauche passer à l'extrême droite antisémite, qui commence à nier l'ampleur des gazages. Un fondateur en quelque sorte. Du révisionnisme, on passera à l'expression de la négation de leur existence.

En ce domaine, la fin des années 1978 marque un tournant. La presse ouvre ses colonnes
20 à des thèses jusque-là confinées dans le milieu de l'extrême droite, à une expression antisémite, consistant à s'attaquer à la réalité même du génocide des Juifs d'Europe. L'ancien commissaire aux questions juives de l'État de Vichy et l'un des organisateurs de la rafle du Vél d'Hiv', Louis Darquier de Pellepoix, et ainsi interviewé le 28 octobre 1978 dans les pages de *L'Express* : " à *Auschwitz, on a gazé que les poux.*"dit-il en substance. Puis *Le Monde* publie le texte de
25 Faurisson, fin décembre, intitulé " *le problème des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz*". Dans ce cas, ce n'est pas seulement l'article qui est insupportable, mais aussi le fait qu'un grand quotidien national se fasse le passeur des idées de ce falsificateur de la réalité.

Pour nous, pour ceux qui ont survécu au camp, pour ceux dont les proches ont subi les gazages abominables, la violence est inouïe. Cela fait penser au procès de Nuremberg, durant
30 lequel la plupart des responsables nazis ont semblé découvrir le génocide et se sont déclarés, bien évidemment, totalement innocents.

L'attaque de Darquier de Pellepoix et de Faurisson relève du même registre : deux héritiers du nazisme qui trouvent dans la négation une jouissance pour faire vivre leur mégalomanie qui les fait rechercher les feux de la rampe... Mais ils n'ont pas connu les rampes
35 d'Auschwitz- Birkenau.

40 En définitive, leur provocation, particulièrement celle de Faurisson, donne une impulsion à la constitution de la mémoire collective de la Shoah et permet, à moyen terme, de fixer certaines vérités, notamment en France, vis-à-vis de la responsabilité de l'État. Ils n'ont pas réussi à endiguer un mouvement de connaissances et de mémoire en cours, dont l'élan vient alors des États-Unis. L'année 1979 marque aussi celle de la diffusion du feuilleton *holocauste*, dans le cadre des "dossiers de l'écran" et dont l'impact dans plusieurs pays d'Europe est fort, notamment sur la jeune génération qui deviendra grande...

45 La vague négationniste nous fait prendre conscience, à nous survivants, la fragilité dans le "grand public" des connaissances de la réalité de la déportation et de l'assassinat des Juifs. C'est dans ces circonstances que mon travail commence autour de la mémoire de ce que l'on ne nomme pas encore la "Shoah". Une nouvelle lui doit être menée, mais ce sera, j'en ai l'intuition, une lutte sans fin. Il ne s'agira pas seulement de dire mais de poser des cadres pour pérenniser la parole.